

affabulazione

de Pier Paolo Pasolini

mise en scène Stanislas Nordey

La Colline – théâtre national



Rencontre avec l'équipe artistique
mardi 19 mai à l'issue de la représentation

Lecture-rencontre avec Stanislas Nordey
lundi 1^{er} juin

20h30 : Lecture par Stanislas Nordey de *Who is me.*
Poète des cendres de Pier Paolo Pasolini, une
proposition de la Cie Un Excursus, mise en lecture
Barbara Bouley

21h30 : Rencontre avec Stanislas Nordey
et Anne Dufourmantelle, psychanalyste et philosophe

en partenariat avec Philosophie Magazine

philosophie
MAGAZINE

Affabulazione

de **Pier Paolo Pasolini**

traduction de l'italien **Jean-Paul Manganaro**

mise en scène **Stanislas Nordey**

collaboratrice artistique **Claire Ingrid Cottanceau**

scénographie **Emmanuel Clolus**

lumières **Philippe Berthomé**

musique **Olivier Mellano**

son **Michel Zürcher**

costumes **Raoul Fernandez**

confection robes **Atelier Caraco Canezou/Paris**

perruques **Catherine Saint Sever**

assistanat à la mise en scène **Anthony Thibault**

régie générale **Antoine Guilloux**

construction du décor **Ateliers du Théâtre Vidy-Lausanne**

peinture sol **Valérie Menuet**

peinture du décor **Sibylle Portenier**

avec

Marie Cariès Mère

Raoul Fernandez Ombre de Sophocle

Thomas Gonzalez Fils

Olivier Mellano

Anaïs Muller Jeune fille

Stanislas Nordey Père

Véronique Nordey Nécromancienne

Thierry Paret Prêtre, Commissaire, Médecin, Mendiant

production Théâtre Vidy-Lausanne,

coproduction La Colline – théâtre national,

Théâtre National de Bretagne – Rennes,

Compagnie Nordey, La Comédie de Saint-Étienne – CDN,

Théâtre national de Strasbourg

avec le soutien de Pro helvetia – fondation suisse pour la culture

La pièce a été créée le 3 mars 2015 au Théâtre Vidy-Lausanne.

Remerciements à Valentina Fago et Yassine Harrada

régie **Malika Ouadah** régie lumière **Thierry Le Duff**

régie son **Émile Bernard** électricien **Pascal Levesque**

machinistes **Thierry Bastier, Franck Bozzolo, Yann Leguern, David Nahmany**

Harry Toi, Maude Deleglise habilleuse **Sophie Seynaeve**

durée du spectacle: 2h20

du 12 mai au 6 juin 2015

Grand Théâtre

du mercredi au samedi à 20h30, le mardi à 19h30 et le dimanche à 15h30

L'énorme songe du mythe qui se termine au réveil, par le retour à la réalité.

Pier Paolo Pasolini

Les Dernières Paroles d'un impie: Entretiens.

Prologue

OMBRE DE SOPHOCLE

Celui qui vous parle est l'ombre de Sophocle.
Je suis ici arbitrairement destiné à inaugurer
un langage trop difficile et trop facile:
difficile pour les spectateurs d'une société
en un très mauvais moment de son histoire,
facile pour les quelques lecteurs de poésie.
Vous devrez accoutumer vos oreilles.
Assez. Quant au reste,
vous suivrez comme vous le pourrez les vicissitudes
un peu indécentes
de cette tragédie qui finit mais ne commence pas –
jusqu'au moment où mon ombre réapparaîtra.
C'est alors que les choses changeront;
et ces vers auront une grâce à eux,
due, cette fois, à leur évidente objectivité.

Pier Paolo Pasolini

Affabulazione, trad. Jean-Paul Manganaro, manuscrit

L'OBJET LE PLUS POÉTIQUE DE LA POÉSIE
EST DONC EN CONCLUSION LA POÉSIE
SURTOUT SI LE POÈTE SE FICHE DE TOUT
ET S'IL EST LE VIEUX ROI QUI DESCEND SUR LES LIEUX !
LA SEULE POÉSIE EST LA POÉSIE À FAIRE,
LA POÉSIE EST DANS LE FAIT DE FAIRE LA POÉSIE.

Pier Paolo Pasolini, C.

Ni causes, ni effets

Affabulazione commence par une citation de Sade qui n'apparaît pas – il me semble – dans la représentation : “Les causes sont peut-être inutiles aux effets”. Cela impose d'emblée une règle indiquant que le discours, le phrasé, la langue de cette construction mentale et corporelle ne sont pas assujettis à une pensée dialecticienne. Quel est alors cet autre embrasement dans lequel est pris le tissu de la langue ? C'est sans doute dans ce que dit l'ombre de Sophocle qu'il faut chercher une réponse et une conduite : “Je suis ici arbitrairement destiné à inaugurer / un langage trop difficile et trop facile : / difficile pour les spectateurs d'une société / en un trop mauvais moment de son histoire, / facile pour les quelques lecteurs de poésie.” Voilà les termes et les limites entre lesquels il aura fallu traduire une langue qui n'arrête pas de bondir et rebondir, et qui essaie surtout d'épuiser son propre discours au lieu de lui fournir des réponses occasionnelles – réalistes, néoréalistes. Ne comptent plus, alors, que les questions, ni causes ni effets, mais brûlures d'une langue qui vibre toute dans la tentative désespérée de dépasser les limites des conditions des langages pris dans les rets de leurs histoires.

Jean-Paul Manganaro

21 mars 2015

J'ai voulu représenter le mythe d'Œdipe, c'est-à-dire quelque chose se situant en dehors de l'Histoire. Selon moi, il est aussi loin de Sophocle que de nous. Je suis plongé dans ce mythe jusqu'au cou, comme tout le monde me direz-vous, mais je l'ai vécu d'une façon traumatisante toute particulière.

Pier Paolo Pasolini *Cahiers du cinéma*, n° 192, juillet-août 1967, p. 31

À propos d'*Affabulazione*

Si j'oublie *La Dispute*, que je peux considérer comme un travail d'étudiant, comme une toute première recherche, j'ai commencé ma vie de metteur en scène avec Pasolini, avec *Bête de style*. J'ai compris grâce à ce travail, grâce à ce poète, ce qu'était pour moi la nécessité de faire du théâtre. J'ai compris qu'au théâtre, on travaille sur une énigme et qu'au moment de la représentation, l'énigme est toujours là. On la partage avec le spectateur. Non pas que Pasolini soit obscur : son théâtre se déploie en une succession de clartés et d'obscurités et il s'agit de traverser ensemble cette alternance pour y faire son propre chemin.

Le regard lumineux de Pasolini sur les Grecs, son amour pour ce passé et nos mythes, la manière dont il les réactive, cela me porte à mon tour. Dans *Affabulazione*, il prend appui sur Sophocle et Eschyle et renverse les perspectives avec ce fils parfait et ce père infanticide. Pasolini met en question certaines situations indépassables de nos vies, des lieux d'incandescence absolue, sans jamais donner de solution. *Affabulazione*, c'est donc un père. Il m'a fallu du temps pour y arriver, pour penser pouvoir entrer dans cette figure. Jusque-là, j'ai fait beaucoup de fils. Il faut dire que depuis 3-4 ans, je suis à nouveau davantage dans la fonction metteur en scène / acteur. Cette position me semble importante et je

tente de l'investir pleinement. Ce qui me met dans une logique interne me permettant peut-être d'incarner un père. Sans parler de ma position de pédagogue à Rennes durant une dizaine d'années, qui relève aussi de l'antériorité et d'une certaine autorité. Dans mon parcours artistique, je suis en quelque sorte passé de fils à père.

Je dois dire enfin qu'il m'a fallu du temps pour approcher ce texte parce qu'au Théâtre Gérard-Philipe, nous avons produit la mise en scène d'Arnaud Meunier, avec Frédéric Leidgens en père. Et je continuais à voir cet acteur magnifique dans le rôle. J'y reviens maintenant parce que je sais que je dois montrer, montrer tout Pasolini, chacune de ses six pièces. J'en ai déjà mis en scène quatre et j'ai joué dans *Orgie*. Je dois m'affronter aujourd'hui à *Affabulazione*. Ce projet Pasolini est en moi, c'est un projet sans fin, en quelque sorte, parce que cet auteur me nourrit absolument. Sa fréquentation m'est essentielle. J'aimerais aussi faire quelque chose avec son roman *Petrolio* et avec un long poème très peu connu de lui : C.

Ce qui permettrait de créer une sorte d'inversion de l'idée qu'on a de Pasolini et de son imaginaire, puisque c'est un texte sublime sur le sexe féminin. C'est un poème qui met à bas ce qu'on a pu dire de sa misogynie.

J'aime le souffle d'une langue, ses moindres soupirs, ses verbes, ses temps, ses rythmes. Quand je parle de la musique de Pasolini, il faut l'entendre au sens littéral. La traduction de Michèle Fabien et Titina Maselli est très belle, je l'ai beaucoup lue et elle me porte. J'ai pourtant commandé une nouvelle traduction à Jean-Paul Manganaro, partant de l'idée qu'un texte doit être traduit régulièrement, on dit parfois tous les dix ans.

Stanislas Nordey

Le Sphinx. – Il y a une énigme dans ta vie. Quelle est-elle ?
Œdipe. – Je ne sais pas. Je ne veux pas le savoir.

Pier Paolo Pasolini, *Edipo re*, scénario

Œdipe roi, le film

Demi-ensemble : la mère, portant son grand chapeau, pousse la voiture d'enfant le long d'un mur, vers la caméra [...] Un homme est en uniforme, avec la casquette haute d'un officier d'infanterie. Gros plan du militaire, le père : c'est un homme jeune, beau, qui regarde sérieusement vers son fils (hors champ). Gros plan de l'enfant qui se soulève en regardant le père. Plan moyen de la cour vide. Seul reste le père, immobile devant la voiture d'enfant. Gros plan du père, plus serré, regardant le fils, sombre. Intertitre (Les pensées des personnages) : "Tu es ici pour prendre ma place dans le monde, me rejeter dans le néant et me voler tout ce que j'ai". Gros plan de l'enfant, qui met la main sur son visage. Gros plan du père. On entend des rires ; il tourne la tête vers la gauche. Plan de la façade, légère contreplongée, le bas du drapeau en haut. Gros plan de la mère (on ne voit d'abord que son chapeau) marchant rapidement (suivie en panoramique), à demi-dissimulée par des branches. On entend une servante. La mère s'arrête, se retourne en souriant vers le père (hors-champ) et repart, commençant à courir. Plan général de la cour de ferme. Le père et le fils au milieu, face à face. Long gros plan du père. Intertitre : "La première chose que tu me voleras, ce sera elle, la femme que j'aime... et déjà tu me voles son amour". Cut. [...] Gros plan du père, de la chambre de l'enfant. Il avance. Ses mains saisissent les pieds de l'enfant dans le berceau. Gros plan de l'enfant, qui pleure et dit "Maman". Gros plan des mains du père qui tiennent les pieds de l'enfant.

Pier Paolo Pasolini

Edipo re, *L'Avant-scène cinéma*, n° 97, novembre 1969, p. 11-12

La différence profonde entre *Œdipe* et mes autres films, c'est qu'il est autobiographique. Dans *Œdipe*, je raconte l'histoire de mon propre complexe d'Œdipe. Le petit garçon du prologue, c'est moi, son père, c'est mon père, ancien officier d'infanterie, et la mère, une institutrice, c'est ma propre mère. Je raconte ma vie mystifiée, bien sûr, rendue épique par la légende d'Œdipe.

Le Père

Mon père était un officier de l'armée, qui a vécu sa maturité durant la période fasciste, adhérant au fascisme [...]: son caractère qui était prêt à accepter le fascisme (– parce que, adolescent, il avait été un casse-cou et un voyou de famille noble –, il en avait été perturbé:) [...]. Il m'est resté une photographie de mon père à dix-sept-ans [...]: c'est un très beau garçon, fort comme un taureau, élégant, d'une élégance un peu voyou justement, d'un fils de famille riche et déchue, gâté et rustre en même temps; dans ses cheveux et dans ses yeux noirs, il y a quelque chose de [mauvais]: c'est sa sensualité qui apparaît comme très violente, et qui le rend trop sérieux et presque [farouche]. La pureté de sa joue juvénile, la perfection de son corps [...] était celle de quelqu'un qui possède une grosse bite. Et cependant tout cela, en même temps, exprimait une volonté hostile, comme l'excès de défense de quelqu'un qui, tout en revendiquant volontiers de violents droits sur le présent, prévoirait une future tragédie, qui transformerait ses droits en dégradation. Il a fondé une famille et il l'a terrorisée. Puis il est allé en Afrique mener sa troisième guerre; il a été fait prisonnier pendant quelques années, et il est réapparu à Casarsa, le village de ma mère, le "village inférieur" qu'il avait toujours méprisé, se vengeant ainsi de l'amour non réciproque pour ma mère.

Pier Paolo Pasolini

Pétrole, trad. René de Ceccatty, Éditions Gallimard, coll. "nrf", 1995, p. 41

Dans les premières années de ma vie, il a été plus important pour moi que ma mère. C'était une présence rassurante, forte. Un vrai père affectueux et protecteur. Puis soudain, quand j'avais environ trois ans, le conflit a éclaté. Dès lors, il y a toujours eu entre nous une tension d'antagonisme, de drame, de tragédie. Il était violent, possessif, tyrannique.

Cahiers rouges dimanche, 19 janvier 1947

Cette nuit je découvre que la pire des indiscretions à mon rencontre a été commise: mon père, en fouillant et en espionnant mes papiers, a trouvé ce cahier, et de toute évidence, il l'a lu. Tout cela est dans son caractère, et ne m'étonne pas; et cette offense est si absolue que je ne trouve rien de mieux à faire que de l'ignorer. Il est certain que dans la vie de mon père et de ma famille, un nouveau chapitre s'ouvre ces jours-ci, après celui de la mort de Guido. Mon père n'a sûrement pas la préparation morale nécessaire pour surmonter l'énorme déception dont je suis la cause. Par contre ma mère, je crois, m'aime et me ressemble trop pour que tout cela ne lui apparaisse pas comme une fatalité. [...] Du reste, je n'ai pas eu besoin de constater la violation de mon cahier pour m'apercevoir de la découverte de mon père, terrible pour lui. Depuis quelques jours déjà, je la soupçonnais, ou plutôt j'en étais sûr: il y avait eu des allusions qui ne valent pas la peine d'être évoquées. Mais – c'est là une parenthèse – la tragédie de ma famille m'occupe même trop d'heures par jour et m'empêche d'être heureux, gai, comme je le serais indubitablement, par nature.

Mais, en fin de compte, ne me suis-je pas libéré d'une mystification continue? [...] je pourrai rédiger, beaucoup plus facilement, la chronique authentique de mes jours si distraits. J'ai un désir absolu de sincérité...

Pier Paolo Pasolini

Pasolini Roma, La Cinémathèque française, Éditions Skira, 2013, p. 15

[...] Et moi je ne guérirai plus de ce mal.
Parce que je suis un petit-bourgeois et que je ne sais pas
sourire... comme Mozart... [...]
moi, petit-bourgeois qui dramatise tout. [...]

Rêve

[...]
Crois-tu, par ailleurs,
que l'on puisse faire un rêve, ne pas s'en souvenir,
et avoir, par ce rêve, sa vie changée ?
Crois-tu qu'un père puisse faire un rêve dans lequel
il se voit aimer son fils,
je ne sais sous quelle apparence,
que ce soit du père lui-même jeune homme, ou d'un étranger
qui est le père du père (jeune homme)
ou l'identification à soi de sa propre mère... Personne,
pas même moi, ne connaîtra jamais ce rêve.
Mais le père en aura toute sa vie modifiée. [...]

Ici, pour une fois,
le père ne veut pas la mort du fils, mais son amour.
C'est lui qui devient le fils, et dans le fils, jeune homme,
voit peut-être le père,
et l'aime, ne veut pas le tuer mais être tué par lui,
ne pas le posséder mais en être possédé. [...]

Jusqu'à ce que le fils, le doux fils mozartien,
pacifiste et objecteur de conscience, quitte
la riche maison,
ayant écouté du père délirant une déclaration d'amour. [...]

Pier Paolo Pasolini

Qui je suis, trad. Jean-Pierre Milelli, Éditions Arléa, coll. "Arléa-Poche",
2015, p. 41-43



Marie Cariès, Stanislas Nordey



Stanislas Nordey, Thomas Gonzalez



Thierry Paret, Stanislas Nordey



Stanislas Nordey, Anaïs Muller



Stanislas Nordey, Raoul Fernandez



Stanislas Nordey

Anaïs Muller, Thomas Gonzalez



Marie Carrière



Stanislas Nordey, Marie Carrière



Véronique Nordey



Anaïs Muller, Stanislas Nordey



“L'été dernier, à Cannes, j'ai écrit le sujet de *Théorème*, et pendant que j'écrivais *Théorème*, le traitement d'*Edipo* a pris forme. *Théorème* est un film où l'inceste est multiplié au moins par 5, et se trouve mêlé à l'idée de Dieu, car la personne avec laquelle les 5 membres de la famille commettent l'inceste est tout simplement Dieu: ces thèmes du divin et de l'inceste, qui se trouvent au cœur de *Théorème* ont redonné vie à *Edipo*.”

Pier Paolo Pasolini, *Cahiers du cinéma*, n° 195, novembre 1967, p. 17

De possesseur à possédé

Le père et son jeune invité ont pris place dans une voiture (la grosse Mercedes du père) qui file au long des étroites routes goudronnées de la campagne au sud de Milan... Mais, parvenus au point que voici, nous pensons que ce n'est que justice de cesser d'appeler le père tout simplement “père”, pour l'appeler par son vrai nom, qui est Paul. Même si un nom de baptême, quel qu'il soit, peut prendre un air absurde dès lors qu'on l'attribue à un père: ce nom, en effet, d'une certaine façon le prive de son autorité, le déconsacre, le ramène à son ancienne condition de fils; le laissant justement en butte à toutes les pénibles, obscures et anonymes vicissitudes des fils. Entre Paul et son invité s'est établi en effet un silence plein d'embarras, bien qu'à vrai dire Paul soit le seul à se sentir embarrassé: l'hôte, en effet, garde le silence, attentif et obéissant – lui qui vraiment est un fils, de plein droit – et pour qui la qualité de père n'est encore que potentielle et future, et par conséquent d'autant plus présente et assurée. À un endroit quelconque de la route – un endroit désert – la Mercedes s'arrête [...] Le père – Paul! – le regarde, et, *avant d'en avoir décidé*, le caresse. Il promène sa main – qui n'a jamais caressé que sa propre femme, ou des maîtresses, nombreuses, belles et élégantes, comme il se doit – tout doucement, sur ses cheveux, sur son cou, sur son épaule. L'hôte sourit, joyeux, sans nul étonnement, de son sourire enfantin et généreux. [...] Toutefois, dans son sourire, on ne voit briller à aucun moment la douceur de qui se donne. On n'y lit au contraire que l'assurance de celui qui fait un don. Ceci fait davantage encore de Paul un fils.

Pier Paolo Pasolini

Théorème, trad. José Guidi, Éditions Gallimard, coll. “Folio”, 2004, p. 74-76

Faute de pères

Un des thèmes les plus mystérieux du théâtre tragique grec est celui de la prédestination des fils à payer les fautes des pères. [...] Au cours de ces dernières années je les ai longuement observés, ces fils. Mon jugement, bien qu'il me paraisse à moi-même injuste et impitoyable, aboutit à une condamnation. Or, puisque je condamne les fils – moi, père idéal, père historique –, il est naturel qu'en conséquence j'accepte de quelque manière l'idée de leur punition. Eh bien, je n'hésite pas un seul instant à l'admettre, à assumer cette faute personnellement. Si je condamne les fils, je n'ai pas le moindre doute que cela arrive par ma faute. Puisque je suis père. Puisque je suis l'un des pères. Un de ces pères qui se sont rendus responsables, d'abord du fascisme, ensuite d'un régime clérical-fasciste et fausement démocratique, et qui ont fini par accepter la nouvelle forme du pouvoir, le pouvoir de la société de consommation, le dernier des désastres, désastre de tous les désastres. [...] Tout en étant un père, je ne cesse pas pour autant d'être un fils. Les fils qui nous entourent, surtout les plus jeunes, les adolescents, sont presque tous des monstres. Sous l'apparence tout extérieure d'une plus grande instruction scolaire – ils ont régressé jusqu'à l'état brut du primitif. Les fils que nous voyons autour de nous sont des fils "punis" déjà par leur malheur [...] Les fils qui ne se libèrent pas des fautes de leurs pères sont malheureux : aucun signe de culpabilité n'est plus décisif et impardonnable que le malheur. [...] L'héritage paternel négatif peut les justifier pour une moitié, mais ils sont eux-mêmes les responsables de l'autre moitié. Il n'y a pas de fils innocents. Thyeste est coupable, mais ses enfants le sont aussi, parce qu'ils n'ont pas su s'en libérer.

Pier Paolo Pasolini

Lettres luthériennes, trad. Anna Rocchi Pullberg, Éditions du Seuil, 2000, p. 9-15

Légende

Il était chez lui, il s'était disputé avec la mère, il s'était disputé avec la mère, et il était chez lui, tranquille, il enfila

son pantalon américain trempé de pluie, séché au soleil.

La mère était là-bas dans sa chambre à s'habiller elle aussi [...]

"Fais un petit baiser à maman". Lui après la dispute encore sombre, avec les mille lires en main, se faisant plus dur, lui donne

le baiser de fils, et elle lui donne le baiser de mère.

Mais après elle continue, et lui serre la tête contre sa poitrine,

elle en combinaison, et lui avec le pantalon sans ceinture lui dit :

"Eh m'man, mais qu'est-ce que tu fais, mais qu'est-ce que tu es en train [de faire?]" et cependant il la serre,

et l'air mécontent, presque en pleurs il continue à parler :

"Eh m'man, merde, qu'est-ce que tu es en train de faire, m'man", et il la serre.

Puis soudain, en serrant la mère en combinaison, plus fort,

"Eh m'man, je résiste pas", il fait, et elle, le tenant serré

elle aussi, elle répond : "Ça fait longtemps que j'avais compris" : avec ces deux mots, ils passèrent la douce, l'effroyable frontière.

Jusqu'où peut-on désacraliser la vie qui ne peut être sacrée ?

Ne serait-ce pas seulement remplacer le sacré par le sacré ?

Qu'y-a-t-il de plus sacré

que de faire l'amour avec sa propre mère,

si pour rien d'autre au monde, en réalité,

le cœur ne peut être pris d'un frémissement si haut ?

Même la plus scandaleuse des désacralisations

ne fait qu'enlever la sacralité à l'innocence

pour la remplacer par la sacralité plus sacrée du péché.

M. est désormais comme un petit prêtre

[...]

Un jeune saint, un tendre martyr exsangue.

Pier Paolo Pasolini

Extraits de C., trad. I. Checaglini et E. Dobenesque, Ypsilon éd., 2008, p. 49-53

Le monde est d'autant plus sacré / qu'il est plus animal: mais
sans trahir / son esprit poétique, sa force / d'origine, il nous
revient d'épuiser / son mystère en bien et en mal / humain.

Pier Paolo Pasolini *Les Cendres de Gramsci*

Sacrée innocence

Dans la première phase de la crise culturelle et anthropologique dont le début date environ de la fin des années soixante, lorsque commençait à triompher l'irréalité de la sous-culture des mass media et donc de la communication de masse, le dernier rempart de la réalité semblait être constitué par les corps "innocents", avec la violence archaïque, sombre, vitale de leurs organes sexuels. Enfin, la représentation de l'éros, vu dans un contexte humain tout récemment dépassé par l'histoire, mais encore présent physiquement, était quelque chose qui me fascinait personnellement, individuellement, en tant qu'auteur et en tant qu'homme. Maintenant, tout est complètement inversé. Premièrement: la lutte progressiste pour la démocratisation de l'expression et pour la libération sexuelle a été brutalement dépassée et rendue vaine par la décision du pouvoir consumériste d'accorder une tolérance aussi large que fausse. Deuxièmement: la "réalité" des corps innocents a été elle-même violée, manipulée, dénaturée par le pouvoir consumériste. Bien plus, cette violence sur les corps est devenue la donnée la plus macroscopique de la nouvelle époque humaine. Troisièmement: les vies sexuelles privées (comme la mienne) ont subi le traumatisme aussi bien de la fausse tolérance que de la dégradation corporelle, et ce qui, dans les fantasmes sexuels, était douleur et joie, est devenu déception suicidaire, inertie informe.

Pier Paolo Pasolini

Pasolini Roma, Cinémathèque française, Éditions Skira, 2013, p. 232

La disparition des lucioles (1975)

Au début des années 60, à cause de la pollution atmosphérique et, surtout, à la campagne, à cause de la pollution de l'eau (fleuves d'azur et canaux limpides), les lucioles ont commencé à disparaître. Cela a été un phénomène foudroyant et fulgurant. Après quelques années, il n'y avait plus de lucioles. Le régime démocrate-chrétien a connu deux phases: celle qui va de la fin de la guerre à la disparition des lucioles, et celle qui va de la disparition des lucioles à aujourd'hui. Personne ne pouvait identifier ce que l'on appelait alors le "bien-être" avec le "développement" qui devait réaliser pour la première fois en Italie ce "génocide" dont Marx parlait dans son *Manifeste*. Les valeurs nationalisées et donc falsifiées du vieil univers agricole et paléo-capitaliste d'un seul coup ne comptent plus. Les remplacent les valeurs d'un nouveau type de civilisation, complètement "autre" par rapport à la société paysanne et paléo-industrielle. Il s'agit de la première unification réelle subie dans notre pays. Le traumatisme italien dû au choc entre l'"archaïsme" pluraliste et le nivellement industriel n'a peut-être qu'un seul précédent: l'Allemagne d'avant Hitler. Là aussi, les valeurs des différentes cultures particularistes ont été détruites par l'homologation violente que fut l'industrialisation, avec pour conséquence la formation de ces gigantesques masses, non plus antiques (paysannes, artisanes) et pas encore modernes (bourgeoises), qui ont constitué le sauvage, l'aberrant, l'imprévisible corps des troupes nazies. [...] De toute manière, en ce qui me concerne (si cela peut intéresser le lecteur), que ceci soit net: je donnerais toute la Montedison, encore que ce soit une multinationale, pour une luciole.

Pier Paolo Pasolini

Écrits corsaires, trad. Philippe Gouillon, Éditions Flammarion, 1987, p.181-184

Petits dialogues sur le cinéma et le théâtre

- Moi** Qu'est-ce que le cinéma, Niné ?
- Ninetto** Le cinéma c'est le cinéma
- Moi** [...] Et le théâtre ? Qu'est-ce que c'est ?
- Ninetto** Le théâtre, c'est le théâtre. Pour moi, tout est simple.
- Moi** Quelle différence y-a-t-il entre un homme dans la réalité et le même homme représenté au cinéma ou au théâtre ?
- Ninetto** Rien, aucune différence.
- Moi** Alors réalité, cinéma et théâtre, c'est la même chose ?
- Ninetto** En un certain sens... oui... c'est la même chose... sauf que dans la réalité, l'homme, je le vois en chair et en os, au cinéma je le vois sur écran, et au théâtre sur la scène.
- Moi** Toi, tu es un garçon de la réalité, tu es un acteur de cinéma, et maintenant tu es aussi un acteur de théâtre. Dans laquelle de ces formes te sens-tu le plus vrai ?
- Ninetto** Sur le théâtre.
- Moi** (Je te l'ai toujours dit). Et pourquoi ?
- Ninetto** Parce que sur le théâtre, ce n'est pas comme au cinéma, où l'on répète une action je ne sais combien de fois. Au théâtre, une fois que tu entres sur la scène, les choses s'enchaînent.
- Moi** Alors tu te sens plus "Ninetto" sur la scène qu'au petit bar de la place Prenestino ou que dans la rue Acqua Bullicante ?
- Ninetto** À vrai dire... c'est pareil : c'est toujours une scène.
- Moi** Alors le monde entier est une scène ?
- Ninetto** Et pourquoi pas ? C'est la meilleure ! Le monde n'est pas un théâtre ? Et alors qu'est-ce que c'est ?

Pier Paolo Pasolini

Écrits sur le cinéma, trad. H. Joubert-Laurencin, Petite Bibliothèque Cahiers cinéma, 2000, p. 7-9

Adulte ? Jamais

– jamais, comme l'existence

Qui ne mûrit pas – qui reste toujours verte,
De jour splendide en jour splendide –
Je ne peux que rester fidèle
À la magnifique monotonie du mystère.
Voilà pourquoi, dans le bonheur,
Je ne me suis pas laissé aller – voilà,
Pourquoi, dans l'angoisse de mes fautes,
Je n'ai jamais atteint un vrai remords.
Égal, toujours égal à l'inexprimé,
À l'origine de ce que je suis.

Pier Paolo Pasolini

Adulte ? Jamais : une anthologie (1941-1953), trad. René de Ceccatty, Éditions du Seuil, coll. "Points", 2013, p. 256-257

Un épilogue parmi tant d'autres

2 septembre 1969

*Oh, Ninariello, te souviens-tu de ce rêve...
dont nous avons parlé si souvent...*

J'étais en voiture, et je partais seul, avec le siège vide à côté de moi, et tu me courais après ; à hauteur de la portière encore à demi ouverte, tout en courant anxieux et obstiné, tu me criais avec dans la voix un peu de larmes enfantines : "Oh Pa', tu me prends avec toi ? Tu me paies le voyage ?" C'était le voyage de la vie : et ce n'est qu'en rêve que tu as donc osé te découvrir et me demander quelque chose.

*Tu sais parfaitement que ce rêve fait partie de la réalité;
et ce n'est pas un Ninetto rêve qui a prononcé ces mots.
C'est si vrai que tu rougis quand nous en parlons.*

*Hier soir, à Arezzo, dans le silence de la nuit,
tandis que le planton refermait la grille avec la chaîne
derrière toi, et que tu allais disparaître,
avec ton sourire, foudroyant et comique, tu m'as dit...
"Merci!"*

*"Merci", Niné? C'est la première fois que tu me le dis.
Et tu t'en rends compte en effet, et te corriges, sans perdre
la face*

*(chose en quoi tu es maître), en plaisantant :
"Merci pour le bout de chemin". Le voyage que tu voulais
que je te paie était, je le répète, le voyage de la vie.
C'est dans ce rêve d'il y a trois, quatre ans que j'ai décidé
ce à quoi mon équivoque amour pour la liberté était
contraire.*

*Si maintenant tu me remercies pour le bout de chemin...
Mon Dieu,
tandis que tu es en tôle, je prends avec peur
l'avion pour un endroit lointain. De notre vie je suis insatiable,
car une chose unique au monde ne peut jamais être épuisée.*

Pier Paolo Pasolini

*Transhumaniser et organiser, Poésies, trad. N. Castagné, Éditions Gallimard,
coll. "nrf", 1990, p. 527-528*

Pier Paolo Pasolini

Naît le 5 mars 1922.
Assassiné le 2 novembre 1975.
Avec Pasolini disparut le plus grand intellectuel italien du dernier demi-siècle, le seul qui ait eu un poids culturel (et un écho) international. Le seul qui, en plus d'avoir été un très grand artiste, avait eu la force de déchiffrer les événements d'une époque, non seulement italienne mais universelle, avec une intolérance rationnelle/irrationnelle inflexible. "Seul peut hurler cela un prophète qui n'a pas la force de tuer une mouche." Et : "Sexe, mort, passion politique, sont les simples objets auxquels je donne mon cœur élégiaques... Ma vie ne possède rien d'autre. Je pourrais demain, nu comme un moine, quitter le jeu mondain, céder aux infâmes la victoire." "Je suis scandaleux. Je le suis dans la mesure où je tends une corde, bien plus, un cordon ombilical, entre sacré et profane." [...] Témoin angoissé de la tragédie contemporaine, Pasolini fut un *intellectuel politique*, voulant par là affirmer que la politique n'existait pas en dehors de l'art, des mœurs, de la vérité sexuelle, d'une révolution intellectuelle et morale. Réaffirmant, contre l'antique hypocrisie des clercs et de la société italienne, l'unité, la synthèse entre *l'art et la vie*.

Maria Antonietta Macciocchi

*Esquisse pour une biographie de
Pasolini, Éditions Grasset, 1980, p. 58-59*

Stanislas Nordey

1988 crée la compagnie Nordey. Après ses études au CNSAD, il est, de 1991 à 1995, artiste associé au Théâtre Gérard-Philippe de Saint-Denis et rejoint, le Théâtre Nanterre-Amandiers, dirigé par J.-P. Vincent qui l'associe à la direction artistique de 1995 à 1997. 1998-2001, il codirige avec Valérie Lang le Théâtre Gérard-Philippe. 2001-2010 artiste associé du TNB et responsable pédagogique de l'École. 2011-2014 artiste associé à La Colline, il y a présenté *Violences / Gabily* (2001), *La Puce à l'oreille / Feydeau* (2004), *Électre / Hofmannsthal* (2007), *Incendies / Mouawad* (2008), *Les Justes / Camus* (2010), *Se trouver / Pirandello* (2012), *Tristesse animal noir / Hilling* (2013). Artiste associé au 67^e festival d'Avignon, il crée *Par les villages* dans la Cour d'honneur (présenté à La Colline). On lui doit la création de pièces de Crimp, Fichet, Gaudé, Genet, Guibert, Karge, Lagarce, Llamas, Dahlström, Mauvignier, Melquiot, Müller, Paravidino, Pasolini, Pellet, Richter, Koltès... On a pu le voir jouer dans *Ciels* de W. Mouawad (2009), *Clôture de l'amour* et *Répétition* de P. Rambert (2011 et 2014), *L'Argent / Tarkos* mis en scène par A. Théron (2013). 2014 crée *Lucia di Lammermoor* de Donizetti à l'Opéra de Lille et met en scène *Neuf petites filles / S. Roche* au TNB. Depuis septembre 2014 il est directeur du TNS et de l'école.

Ateliers d'acteurs : I^{er} Acte saison 2

Afin de promouvoir une plus grande diversité sur les scènes de théâtre, La Colline, en partenariat avec les Fondations Edmond de Rothschild et la Fondation SNCF, reconduit le programme d'ateliers d'acteurs.

Cette saison, Stéphane Braunschweig dirigera cette formation en compagnie de Stanislas Nordey. Ces ateliers s'adressent à des apprentis acteurs ayant fait l'expérience de la discrimination.

Pendant six mois, ces jeunes comédiens travaillent de façon intensive avec des artistes de renom pour gagner en technique, en confiance et développer leur talent et leur expérience du jeu.

avec le soutien de



FONDATION 

Les partenaires du spectacle



TROIS

un événement
télérama



philosophie
MAGAZINE

TRANSFUGE



Directeur de la publication **Stéphane Braunschweig**

Responsable de la publication **Didier Juillard**

Rédaction **Angela De Lorenzis**

Réalisation **Fanély Thirion, Florence Thomas**

photographies de répétition **Élisabeth Carecchio**

Conception graphique **Atelier ter Bekke & Behage**

Maquettiste **Tuong-Vi Nguyen**

Imprimerie **Media graphic, Rennes, France**

Licence n° 1-1067344, 2-1066617, 3-1066618

Tous les droits de la présente publication sont réservés.

La Colline — théâtre national

15 rue Malte-Brun Paris 20^e

www.colline.fr

Développement durable, La Colline s'engage

Merci de déposer ce programme sur l'un des présentoirs du hall du théâtre, si vous ne souhaitez pas le conserver.

la colline
théâtre national

01 44 62 52 52
www.colline.fr